

J A M E S  
E L L R O Y

A M E R I C A N  
T A B L O I D



RIVAGES/NOIR

« Malgré son poids, *American Tabloid* tient de l'épure tant il semble que l'auteur ait taillé à la serpe dans un manuscrit que l'on imagine colossal. Plein comme un œuf, *American Tabloid* requiert une attention de tous les instants : une simple ligne parcourue d'un œil distrait, et c'est une conspiration, un retournement de veste ou un cadavre qui risquent d'échapper au lecteur. Il n'en fallait pas moins pour passer au scalpel les mille jours de l'administration Kennedy et dresser le tableau dantesque des cinq ans qui courent de novembre 1958 au 22 novembre 1963 à Dallas... »  
(*Bruno Gendre, Libération*)



Du même auteur  
chez le même éditeur

*Lune sanglante*  
*À cause de la nuit*  
*La Colline aux suicidés*  
*Brown's Requiem*  
*Clandestin*  
*Le Dahlia noir*  
*Un tueur sur la route*  
*Le Grand Nulle Part*  
*L.A. Confidential*  
*White Jazz*  
*Dick Contino's Blues*  
*Ma part d'ombre*  
*Crimes en série*  
*American Death Trip*  
*Moisson noire 2003 (Anthologie sous la direction de  
James Ellroy)*  
*Destination morgue*  
*La Trilogie Lloyd Hopkins*  
*Tijuana mon amour*  
*Revue POLAR spécial James Ellroy*  
*Underworld USA*  
*La Malédiction Hilliker*  
*Extorsion*

James Ellroy

# American Tabloid

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Freddy Michalski

*Collection dirigée  
par François Guérif*

Rivages/noir

Retrouvez l'ensemble des parutions  
des Éditions Payot & Rivages sur  
[payot-rivages.fr](http://payot-rivages.fr)

Titre original : *American Tabloid*  
(Alfred A. Knopf, New York)

© 1995, James Ellroy  
© 1995, Éditions Payot & Rivages  
pour la traduction française  
© 1997, Éditions Payot & Rivages  
pour l'édition de poche  
106, bd Saint-Germain – 75006 Paris  
ISBN : 978-2-7436-3196-3

*à Nat Sobel*





*L'Amérique n'a jamais été innocente. C'est au prix de notre pucelage que nous avons payé notre passage, sans un regret sur ce que nous laissons derrière nous. Nous avons perdu la grâce et il est impossible d'imputer notre chute à un seul événement, une seule série de circonstances. Il est impossible de perdre ce qui manque à la conception.*

*La nostalgie de masse fait chavirer les têtes et les cœurs par son apologie d'un passé excitant qui n'a jamais existé. Les hagiographes sanctifient les politiciens fourbes et trompeurs, ils réinventent leur geste opportuniste en autant de moments d'une grande portée morale. Notre ligne narrative ininterrompue se dissout dans le flou, laissant de côté toute vérité, toute sagesse rétrospective. Seule une vraisemblance impitoyable, sans souci des conséquences, peut redonner la vision nette de cette ligne dans toute sa rectitude.*

*La véritable trinité de Camelot était : de la Gueule, de la Poigne et de la Fesse. Jack Kennedy a été l'homme de paille mythologique d'une tranche de notre histoire particulièrement juteuse. Il avait du bagou, et arborait une coupe de cheveux classe internationale. C'était le Bill Clinton de son époque, moins l'œil espion des médias envahissants et quelques poignées de lard.*

*Jack s'est fait dessouder au moment propice pour lui*

*assurer sa sainteté. Les mensonges continuent à tourbillonner autour de sa flamme éternelle. L'heure est venue de déloger son urne funéraire de son piédestal et de jeter la lumière sur quelques hommes qui ont accompagné son ascension et facilité sa chute.*

*Il y avait parmi eux des flics pourris, des artistes de l'extorsion et du chantage ; des rois du mouchard téléphonique, des soldats de fortune, des amuseurs publics pédés. Une seule seconde de leurs existences eût-elle dévié de son cours, l'Histoire de l'Amérique n'existerait pas telle que nous la connaissons aujourd'hui.*

*L'heure est venue de démythifier toute une époque et de bâtir un nouveau mythe depuis le ruisseau jusqu'aux étoiles. L'heure est venue d'ouvrir grand les bras à des hommes mauvais et au prix qu'ils ont payé pour définir leur époque en secret.*

*À eux.*

*Première partie*

# **EXTORSIONS**

Novembre - Décembre 1958



# 1

PETE BONDURANT. *Beverly Hills*, 22 novembre 1958.

Il se piquait toujours aux lueurs de l'écran télé.

Des Espingos agitaient des flingues. L'Espingo en chef se cherchait des poux dans la barbe et complotait. Reportage en noir et blanc ; des gugusses de la CBS en treillis de jungle. Un journaliste disait, Cuba, c'est le mauvais ju-ju, les rebelles de Fidel Castro contre l'armée régulière de Fulgencio Batista.

Howard Hughes trouva une veine et injecta sa codéine. Pete reluquait en douce – Hughes avait laissé la porte de sa chambre entrouverte.

La came fit son chemin, toucha au but. Le visage du Grand Howard vira au tout mou.

Les chariots de service cliquetaient à l'extérieur de la pièce. Hughes essuya sa seringue et changea de chaîne. Le *Howdy Doody Show* remplaça les informations – truc classique du Beverly Hills Hotel.

Pete sortit dans le patio – vue sur la piscine, joli coin pour repérer le gibier. Un vrai temps de merde aujourd'hui : pas la moindre nana modèle starlette en bikini.

Il consulta sa montre, à cran.

Une opération divorce l'attendait à midi – le mari déjeunait à la gnôle en solitaire et craquait pour la chatte jeune. Trouver des ampoules de flash de *qualité* : des photos floues, et on se croirait alors devant un duo d'araignées en train de baiser. Au programme de la pointeuse de Hughes :

Découvrir ceux qui offraient à la cantonade des citations à comparaître dans le cadre de l'affaire de dépossession de la TWA au titre de la loi antitrust et les acheter pour qu'ils déclarent que le Grand Howard s'était envolé pour Mars.

Howard l'ingénieur avait exprimé la chose en ces termes :

– Je ne vais pas me battre contre cette histoire de dépossession, Pete. Je vais me contenter de rester simplement *incommunicado* pour une période indéfinie et faire monter les enchères jusqu'à ce que je sois *obligé* de vendre. De toute façon, je suis fatigué de la TWA et je ne vais pas vendre tant que je ne peux pas réaliser *au moins* cinq cents millions de dollars.

Il avait dit ça un peu boudeur : lord Fauntleroy, camé sur le retour.

Ava Gardner se promenait au bord de la piscine. Pete la salua de la main. Ava lui adressa un doigt d'honneur en retour. Ça remontait à loin, tous les deux : il lui avait organisé un avortement en échange d'un week-end avec Hughes. Pete, homme très Renaissance : mac, fournisseur de came, nervi à tout faire et licence de privé.

Hughes et lui remontaient à *loin loin*.

Juin 52. Pete Bondurant, adjoint des services du shérif – comté de Los Angeles –, responsable de nuit à l'annexe de San Dimas. Et cette nuit, merdique entre toutes : un Négro violeur en cavale, la cage à poivrots bourrée d'engnôlés hurlants.

Un poivrot lui avait cherché des crosses :

– Je te connais, toi, le grand dur. Tu tues des femmes innocentes et ta propre...

Il avait tabassé l'homme à poings nus et il l'avait tué.

Les services du shérif avaient mis l'étouffoir. Un témoin oculaire mangea le morceau aux Fédés. L'agent spécial en charge (ASC) de Los Angeles avait collé à Joe le Poivrot l'étiquette de Joe, la Victime des Droits civiques.

Deux agents avaient fait pression sur lui : Kemper Boyd et Ward J. Littell. Howard Hughes vit la photo de Pete dans le journal et sentit en lui un grand potentiel de gros bras. Hughes avait fait enterrer l'inculpation et lui avait offert un boulot : grand arrangeur, mac, fournisseur de came.

Howard épousa Jean Peters et l'installa dans une résidence séparée où elle vivait seule. Ajouter « chien de garde » à ses diverses fonctions. Ajouter à ça la plus grande niche à chien à avoir jamais vu le jour, et pas de loyer à payer : la résidence voisine, juste la porte d'à côté.

Howard Hughes sur le mariage :

– Je trouve que c'est une institution charmante, Pete, mais je trouve également la cohabitation crispante. Explique ça à Jean, de temps à autre, tu veux bien ? Et si elle se sent un peu seule, dis-lui qu'elle tient toujours mes pensées, même si je suis très occupé.

Pete alluma une cigarette. Des nuages passèrent – autour de la piscine, ceux qui prenaient le frais se sentirent frissonner. L'interphone grésilla – Hughes se rappelait à son bon souvenir.

Il entra dans la chambre. Le capitaine Kangourou était sur l'écran, volume en sourdine.

Éclairage tamisé noir et blanc – et le Grand Howard au plus sombre de la pénombre.

– Monsieur ?

– C'est « Howard » quand nous sommes seuls. Tu le sais.

– Je me sens servile aujourd'hui.

– Tu veux dire que tu as la forme et que tu es requinqué avec la belle mademoiselle Gail Hendee, ta maîtresse ? Dis-moi, est-ce qu'elle apprécie la maison de surveillance ?

– Elle l'aime bien. Elle fait la fine bouche tout comme vous devant les ménages à la colle, mais elle dit que vingt-quatre pièces pour deux personnes, ça aide à aplanir les difficultés.

– J'aime les femmes indépendantes.

– Non, ce n'est pas vrai.

Hughes redonna un peu de gonflant à ses oreillers.

– Tu as raison. Mais j'aime *l'idée* de femmes indépendantes, que j'ai toujours essayé d'exploiter dans mes films. Et je suis sûre que Mlle Hendee est à la fois une complice en extorsion *et* une maîtresse merveilleuses. Maintenant, Pete, à propos de cette dépossession de la TWA...

Pete tira une chaise à lui.

– Ceux qui notifient les citations à comparaître n’arriveront pas à vous. J’ai soudoyé tous les employés de cet hôtel, et j’ai installé un acteur dans un bungalow à deux rangées d’ici. Il vous ressemble, il s’habille comme vous, et je fais venir des call-girls toutes les heures, pour perpétuer le mythe que vous continuez toujours à baiser des femmes. Je vérifie tous ceux, hommes et femmes, qui demandent à venir travailler ici, pour m’assurer que le ministère de la Justice ne glisse personne en sous-marin. Tous les chefs de poste ici jouent à la Bourse et, pour chaque mois écoulé pendant lequel vous ne vous êtes pas fait baiser par une citation à comparaître, je leur donne à chacun vingt actions de la Hughes Tool Company. Tant que vous resterez dans ce bungalow, personne n’arrivera jusqu’à vous et vous ne serez pas obligé de vous présenter au tribunal.

Hughes plumait son peignoir – à petits tics incontrôlés de paralytique.

– Tu es un homme très cruel.

– Non, je suis *votre* homme très cruel, ce qui explique pourquoi vous me laissez vous répondre.

– Tu es « mon homme » mais tu continues malgré tout à garder tes petits à-côtés ringards de détective privé.

– C’est parce que vous tenez trop les rênes. De plus, je ne suis pas aussi doué que ça pour la cohabitation.

– En dépit de ce que je te paie ?

– Non. *À cause* de ce que vous me payez.

– Par exemple ?

– Par exemple, j’ai une résidence à Holmby Hills, mais c’est vous qui avez le titre de propriété. J’ai un coupé Pontiac 58, mais la carte grise est à votre nom. J’ai...

– Ceci ne nous mène nulle part.

– Howard, vous voulez quelque chose. Dites-moi de quoi il s’agit et je le ferai.

Hughes tapota sur son machin de commande à distance. Le capitaine Kangourou disparut sur un dé clic.

– J’ai acheté la revue *L’Indiscret*. Mes raisons pour acquérir un torchon à scandales fielleux sont doubles. La première, c’est que je corresponds depuis un moment avec



J. Edgar Hoover et je veux renforcer l'amitié qui me lie à lui. L'un comme l'autre, nous adorons le genre de ragots hollywoodiens que *L'Indiscret* dispense, et donc le fait de posséder cette revue serait à la fois une source de satisfaction et un acte politique intelligent. La seconde, c'est la politique à proprement parler. Pour dire les choses crûment, je veux être à même de salir les politiciens que je déteste, tout particulièrement des play-boys dissolus comme le sénateur Jack Kennedy, qui pourrait bien être candidat à l'élection présidentielle contre mon bon ami Richard Nixon en 1960. Ainsi que tu dois sans nul doute le savoir, le père de Kennedy a été mon rival en affaires dans les années 1920, et, franchement, je hais la famille tout entière.

– Et... ? dit Pete.

– Et je sais que tu as travaillé pour *L'Indiscret* comme « vérificateur d'informations », aussi, je sais que tu comprends cet aspect de l'entreprise. Il s'agit quasiment d'extorsion par certains côtés et je sais, par conséquent, que c'est une chose pour laquelle tu as des talents certains.

Pete fit craquer ses articulations.

– « Vérifications d'infos », ça signifie « n'attaquez pas la revue en justice, sinon je vous fais mal ». Si vous voulez que je vous aide de cette manière, parfait.

– Bien. C'est un début.

– Finissez-en, Howard. Je connais les gens qui travaillent là-bas, alors dites-moi qui reste et qui part.

Hughes tiqua – rien qu'un chouïa.

– La réceptionniste était une Nègresse avec des pellicules dans les cheveux, alors je l'ai virée. Le pigiste-dénicheur de scandales et soi-disant « remueur de boue » est parti. Je veux donc que tu m'en trouves un nouveau. Je garde Sol Maltzman. C'est lui qui rédige tous les articles depuis des années sous un pseudonyme, alors je suis enclin à le conserver au rôle, bien qu'il soit coco inscrit en liste noire et connu pour appartenir à pas moins de vingt-neuf organisations gauchistes, etc...

– Et c'est là tout le personnel qu'il vous faut. Sol fait du bon boulot, et si les choses devaient empirer au dernier degré, Gail peut toujours prendre son relais – il y a deux ans

qu'elle écrit plus ou moins régulièrement pour *L'Indiscret*. Vous avez votre avocat Dick Steisel pour tout le côté légal, et je peux vous trouver Fred Turentine comme poseur de mouchards. Je vous dénicherai un bon remueur de boues bien sales. Je serai discret et je vais me renseigner, mais ça pourrait prendre un moment.

– J'ai confiance en toi. Tu feras un travail superbe, comme à ton accoutumée.

Pete fit jouer ses jointures. Les articulations étaient douloureuses – signe incontestable de pluie.

– Est-ce bien nécessaire, ça ? dit Hughes.

– Ce sont ces mêmes mains qui nous ont conduits l'un à l'autre, Patron. Je me contente de vous faire savoir qu'elles sont toujours là.

La maison du chien de garde avait un salon de vingt-cinq mètres sur vingt-quatre.

Les murs du hall d'entrée étaient en marbre pailleté d'or.

Neuf chambres. Chambres froides, de plain-pied, sur neuf mètres de profondeur. Hughes faisait nettoyer les moquettes une fois par mois – un mal blanchi y avait un jour posé le pied.

Des caméras de surveillance étaient montées sur le toit et les paliers du premier, objectif pointé sur la chambre à coucher de Mme Hughes dans la maison voisine.

Pete trouva Gail dans la cuisine. Elle avait des courbes superbes et de longs cheveux bruns – son physique le faisait encore craquer.

– D'habitude, dit-elle, quand quelqu'un pénètre dans une maison, on l'entend. Mais notre porte d'entrée est à un kilomètre.

– Il y a un an que nous sommes ici, et tu continues à faire des vanes là-dessus.

– J'habite le Taj Mahal. Ça demande un peu de temps pour s'y habituer.

Pete s'assit à califourchon sur une chaise.

– Tu es nerveuse...

Gail fit glisser sa propre chaise. À bonne distance de Pete.

– Eh bien... comme extorsionniste, je serais plutôt du type nerveux. Comment s'appelle le gars d'aujourd'hui ?

– Walter P. Kinnard. Il a quarante-sept ans, et il trompe sa femme depuis leur lune de miel. Il a des gamins qu'il adore, et l'épouse dit qu'il s'écrasera si je le coince en le menaçant de montrer les photos à ses mômes. Il biberonne, et il s'enfile toujours une bombée au déjeuner.

Gail se signa, mi-frime, mi-sérieuse.

– Où ?

– Tu le rencontres chez Dale, au « Secret Harbor ». Il possède un baisoir à quelques blocs de là où il saute sa secrétaire, mais toi, tu insistes pour aller à l'Ambassador. Tu es en ville pour une convention, et t'as une chambre très frime avec bar et tout le tralala.

Gail frissonna. La tremblote du petit matin – signe incontestable qu'elle avait les chocottes.

Pete lui fit passer une clé.

– J'ai loué la chambre contiguë à la tienne, alors tu peux boucler la porte et faire ça bien. J'ai crocheté la serrure de la porte de communication, alors je ne pense pas que ça se passe trop bruyamment.

Gail alluma une cigarette. Les mains ne tremblaient plus – bonne chose.

– Distrains-moi. Raconte-moi ce que voulait Howard le Reclus.

– Il a acheté *L'Indiscret*. Il veut que je lui trouve un pigiste, ça lui permettra de se taper la queue devant les can-cans d'Hollywood et de partager ça avec son pote J. Edgar Hoover. Il cherche à salir ses ennemis, comme ton ancien petit ami Jack Kennedy.

Gail sourit, avec chaleur, heureuse et bienheureuse.

– Quelques semaines n'ont pas fait de lui mon petit ami.

– Ce putain de sourire a bien fait de lui quelque chose, non ?

– Il m'a emmenée à Acapulco en avion un jour. Le genre de geste grand seigneur, style Howard Le Reclus, alors, ça te rend jaloux.

– Il t'y a emmenée en avion pendant son voyage de noces.

– Et alors ? Il s’est marié pour des raisons politiques, et la politique, ça te fabrique d’étranges compagnons de lit. Et par le Ciel, tu es un *tel* voyeur !

Pete dégaina son calibre et vérifia le chargeur, tellement vite qu’il ne comprit pas pourquoi.

– Tu ne penses pas que nous avons des vies bien étranges ? dit Gail.

Ils prirent des voitures séparées jusqu’au centre-ville. Gail s’installa au comptoir ; Pete se prit un box non loin et bichonna son whisky à l’eau.

Il y avait foule dans le restaurant – ça marchait bien, les déjeuners chez Dale. Pete avait toujours droit à une place de choix, il avait mis un terme un jour à une tentative de chantage pédé sur le proprio.

Des tas de femmes dans la place : pour l’essentiel, de l’employée de bureau, mi-chicos. Gail ressortait du lot : *beaucoup\** d’un petit *je-ne-sais-quoi\** en plus. Pete engloutissait amandes et noisettes par poignées, il avait oublié de prendre son petit déjeuner.

Kinnard avait du retard. Pete balayait la salle du regard, on aurait dit des rayons X.

Jack Whalen près des téléphones publics – ramasseur n° 1 pour les books de Los Angeles. Quelques huiles du LAPD<sup>1</sup> deux box plus loin. En train de murmurer, putain :

– Bondurant !

– Exact ! La femme Cressmeyer.

Il y a le fantôme de Ruth Mildred Cressmeyer au comptoir : la triste vieille avec la tremblote.

Pete se laissa glisser dans l’allée aux souvenirs.

Fin 49. Il avait quelques petits à-côtés qui marchaient bien : garde lors des parties de cartes et fournisseurs en avortements. Le cureteur de service était son jeune frère médecin, Frank.

Pete s’était engagé dans les Marines pour empêcher une

1. Los Angeles Police Department. (*N.d.T.*)

\* En français dans le texte.

carte verte. Frank était resté avec la famille au Québec et il avait fait des études de médecine.

Lui s'était mis au parfum vite. Frank plus lentement.

Ne parle pas français, parle anglais. Perds ton accent et va en Amérique.

Frank débarqua à L.A., bandant de l'envie de faire fortune. Il réussit ses examens de médecine et accrocha sa plaque : avortements et vente de morphine.

Frank adorait les danseuses et les cartes. Frank adorait les truands. Frank adorait les soirées de poker du jeudi soir chez Mickey Cohen.

Frank se lia d'amitié avec un braqueur du nom de Huey Cressmeyer. La mère de Huey dirigeait une clinique de curetage à Nègreville. Huey mit sa petite amie enceinte et demanda de l'aide à Maman et à Frank. Huey perdit les pédales et braqua la partie du jeudi soir – Pete n'était pas de garde, il était chez lui avec la grippe.

Mickey offrit le contrat à Pete.

Pete eut un tuyau : Huey se terrait dans une crèche à El Segundo. La maison appartenait à une gâchette de Jack Dragna.

Mickey haïssait Jack Dragna. Mickey doubla la prime et dit à Pete de tuer tout le monde dans la maison.

14 décembre 1949, frisquet, le ciel chargé de nuages.

Pete avait fait cramer la planque à l'aide d'un cocktail Molotov. Quatre formes jaillirent par la porte arrière en essayant d'étouffer les flammes. Pete les avait abattues avant de les laisser se consumer.

Les journaux les identifièrent :

Hubert John Cressmeyer, vingt-quatre ans.

Ruth Mildred Cressmeyer, cinquante-six ans.

Linda Jane Camrose, vingt ans, enceinte de quatre mois.

François Bondurant, vingt-sept ans, médecin et immigré franco-canadien.

Officiellement, les meurtres restèrent non résolus. L'histoire commença à filtrer jusqu'à des oreilles au parfum.

Quelqu'un avait appelé son père au Québec pour cafter Pete. Le vieux l'avait appelé à son tour en le suppliant de dire que ce n'était pas vrai.

Il avait dû commettre un impair, ou alors, c'est qu'il dégoulinait de culpabilité. Le vieux et la vieille avaient tété de l'oxyde de carbone le même jour.

Cette vieille poule au comptoir, putain, c'était la jumelle de Ruth Mildred.

Ça commençait à faire long. Il fit servir à la vieille une nouvelle tournée, aux frais de la maison. Walter P. Kinnard entra et s'assit à côté de Gail.

Début du quart d'heure poétique.

Gail fit signe au barman. Walter l'Attentif saisit le geste et siffla. Joe le Barman se précipita comme une flèche avec son shaker de Martini – Walt l'Engnôlé Habitué avait du poids dans la place.

Gail la Linotte fouilla son sac en quête d'allumettes. Walt le Serviabile alluma son briquet et sourit. Walt le Sexy dégoulinait de pellicules sur tout le dos de sa veste.

Gail sourit. Walt le Sexy sourit. Walt le Bien-Sapé portait des chaussettes blanches avec un complet trois-pièces à fines rayures blanches.

Les deux pigeons s'installèrent devant leur Martini pour quelques échanges de banalités. Pete reluqua l'échauffement d'avant-pieu. Gail siffla son verre pour se donner du courage, ses nerfs à cran se voyaient comme un nez sur la figure.

Elle toucha le bras de Walt. Son cœur coupable se lisait net et clair – l'argent mis à part, elle détestait ça.

Pete alla jusqu'à l'Ambassador et monta à sa chambre. Le cadre était parfait pour le coup monté : sa chambre, la chambre de Gail, une porte de communication pour une entrée en douce et à couvert.

Il chargea son appareil photo et y fixa une série d'ampoules de flash. Il graissa le jambage de la porte de communication. Il cadra ses angles pour des gros plans du visage.

Dix minutes s'écoulèrent. Au ralenti. Pete prêta l'oreille, à l'affût des bruits de la chambre voisine. Ça y est, le signal de Gail :

– Bon Dieu, où est ma clé ?

Un tout petit peu trop fort.

Pete se plaqua contre le mur. Il entendit Walt l'Esseulé dans son baratin pleurnichard : Ma femme et mes gosses

ne savent pas qu'un homme a certains besoins. Gail dit, pourquoi avez-vous eu *sept* gosses dans ce cas ? Walt dit, ça garde mon épouse à la maison, c'est la place d'une femme.

Les voix décrurent d'intensité, direction le lit. Bruit de chaussures qu'on laisse tomber – Gail libéra un haut talon qui cogna la porte –, son signal, trois minutes avant l'explosion.

Pete éclata de rire : des piaules à trente dollars la nuit et des foutus murs épais comme du papier à cigarettes.

Des fermetures à glissière qui coinent. Des ressorts de lit qui grincent. Les secondes qui font tic-tac. Walter P. Kinnard se mit à grogner – Pete le pointa en selle à 2 h 44.

Il attendit 3 heures pile. Il ouvrit la porte, dé-li-ca-te-ment ; avec la graisse sur le jambage, pas même un petit couinement.

Devant lui : Gail et Walter P. Kinnard en train de baiser.

Dans la position du missionnaire, leurs têtes collées l'une à l'autre – preuve d'adultère pour le tribunal. Walt adorait ce qu'il faisait. Gail feignait l'extase en se grattant une envie d'un ongle.

Pete s'approcha tout près, bon pour le gros plan, et lâcha la sauce.

Une, deux, trois – des éclairs de flash aussi rapides qu'une rafale de mitraillette. Toute la foutue pièce en fut illuminée comme sous des projos.

Kinnard hurla et se retira, mou comme une lavette. Gail dégringola du lit et courut vers la salle de bains.

Walt le Sexy à poil : un mètre soixante-dix-huit, quatre-vingt-quinze kilos, rondelet.

Pete laissa tomber son appareil et redressa le bonhomme par la peau du cou. Pete sortit son petit baratin, tout doux et tout doucement.

– Ta femme veut divorcer. Elle veut huit cents par mois, la maison, la Buick 56 et un traitement orthodontiste pour votre fils Tommy. Tu lui donnes tout ce qu'elle demande, sinon je te retrouve et je te tue.

Kinnard en fit claquer des ballons de salive. Pete admira ses couleurs : mi-bleu choc, mi-rouge cardiaque.

La vapeur s'échappait par la porte de la salle de bains : la douche post-baise habituelle ne traînait jamais avec Gail.

Pete laissa tomber Walt au sol. Il en avait le bras tout tremblotant de l'avoir soulevé : plus de deux cents livres, pas mal.

Kinnard attrapa ses vêtements, direction la porte, jambes coupées. Pete le vit trébucher le long du couloir, essayant d'enfiler correctement son pantalon.

Gail sortit d'un nuage de vapeur. Son « Je ne tiendrai plus le coup bien longtemps » ne fut pas une grande surprise.

Walter P. Kinnard transigea, sans litige ni tribunal. La filée de victoires de Pete, tous ses adversaires au tapis, monta à ÉPOUSES : 23, MARIS : 0. Mme Kinnard avait réglé rubis sur l'ongle : cinq bâtons immédiatement, et 25 % de sa pension alimentaire promise à perpétuité.

Étape suivante : trois jours au rôle de Howard Hughes.

Les poursuites sur la TWA fichaient la trouille au Grand Howard. Pete augmenta le nombre de ses diversions.

Il paya des racleuses pour qu'elles aillent baratinier les journaux : Hughes se terrait dans ses nombreux baisodromes. Il bombardait de tuyaux téléphoniques les distributeurs d'assignations : Hughes était à Bangkok, Maracaïbo, Séoul. Il installa une deuxième doublure de Hughes au Biltmore : un vieux vétéran de films de cul, monté gros calibre. Papy donnait dans le priapisme pour de bon – il avait fait venir Barbara Payton pour entretenir le bonhomme. Et Babs la Gnôleuse avait pris le vieux jeton pour le *vrai* Hughes. Ses quinquets s'étaient allumés grande largeur : Howard le Petit montait à quinze centimètres.

J. Edgar Hoover pouvait bloquer les poursuites facile. Hughes refusait de lui demander son aide.

– Pas encore, Pete. J'ai d'abord besoin de cimenter mon amitié avec M. Hoover. Et je vois dans la possession de *L'Indiscret* la clé pour y parvenir, mais j'ai besoin d'abord que tu me déniches un nouvel homme à scandales. Tu sais pertinemment combien M. Hoover aime à accumuler les renseignements croustillants...

Pete fit passer le mot par le bouche à oreille :

Ai besoin d'un nouveau remueur de boue pour *L'Indiscret*. Fouineurs de bas étage intéressés : appeler Pete B.



Pete resta collé au téléphone dans sa maison de chien de garde. Des gugusses appelèrent. Pete dit, offrez-moi un petit tuyau bien boueux et bien brûlant pour me prouver votre crédibilité.

Les gugusses s'exécutèrent. Visez un peu l'échantillonnage :

Pat Nixon venait de pondre le bébé de Nat King Cole. Lawrence Welk courait les prostits mâles. Un duo brûlant : Patti Page et Francis la Mule parlante.

Eisenhower avait du sang de Nègro, preuves à l'appui. Rintintin avait mis Lassie enceinte. Jésus-Christ dirigeait un bordel de bronzés à Watts.

Ça empira. Pete nota dix-neuf candidats au total – tous des putains de pas-nets.

Le téléphone sonna – le pas-net n° 20 à l'horizon, comme une menace. Pete entendit des parasites sur la ligne, probablement un appel interurbain.

– C'est qui ?

– Pete ? C'est Jimmy.

HOFFA.

– Jimmy, comment vas-tu ?

– Pour l'instant, j'ai froid. Il fait froid à Chicago. J'appelle depuis la maison d'un pote et le radiateur est en carafe. Tu es sûr que *ton* téléphone n'est pas sur écoute ?

– J'en suis sûr. Freddy Turentine fait une vérification antimouchards sur les téléphones de M. Hughes une fois par mois.

– Je peux parler alors ?

– Tu peux parler.

Hoffa lâcha le paquet. Pete mit le combiné à bout de bras et l'entendit au poil. Impec.

– Le Comité McClellan me tombe dessus comme des mouches sur une merde. Ce petit enculé de fouinasseur de Bobby Kennedy a convaincu la moitié du pays que le Syndicat des Camionneurs est pire que tous ces foutus cocos, et il ne nous lâche pas d'une semelle, mes gens et moi, à nous inonder de citations à comparaître, et il a des enquêteurs qui grouillent partout, dans tout le syndicat comme...

– Jimmy...

– ... des puces sur un chien. D’abord, il se prend Dave Beck dans le collimateur et, maintenant, c’est moi qu’il veut. Bobby Kennedy, mais c’est une putain d’avalanche de merde. Je suis en train de construire une station estivale en Floride. « Sun Valley », elle s’appelle. La Vallée du Soleil. Et Bobby essaie de retrouver l’origine des trois millions qui ont servi à la financer. Il s’imagine que j’ai piqué ça à la Caisse de Retraite centrale...

– Jimmy...

– ... et il croit qu’il peut se servir de moi pour faire élire son cavaleur de chattes fraîches de frangin président. Il croit que James Riddle Hoffa n’est qu’un putain de politiciard qui lui mettra le pied à l’étrier. Il croit que je vais me plier en deux et me faire bourrer le troufignon comme le premier foutu pédé venu. Il croit...

– ... Jimmy...

– ... que je ne suis qu’une tapette comme lui et son frangin. Il croit que je vais m’allonger. Comme Dave Beck. Et comme si tout ça, c’était pas assez, je suis propriétaire d’une station de taxis à Miami. Et j’ai tous ces réfugiés cubains complètement allumés du ciboulot qui travaillent là-bas, et tout ce qu’ils font, c’est de discuter, à choisir entre ce putain de Castro et ce putain de Batista comme... comme...

Hoffa en eut le souffle coupé, la voix rauque.

– Qu’est-ce que tu veux ? dit Pete.

Jimmy reprit haleine.

– J’ai un boulot pour toi à Miami.

– Combien ?

– Dix mille.

– Je prends, dit Pete.

Il prit un vol à minuit. Il se servit d’un faux nom et fit porter la douloureuse, première classe, sur le compte de Hughes Aircraft. L’avion atterrit à 8 heures du matin, sans retard.

Il faisait doux à Miami. Il n’allait pas tarder à faire chaud.

Pete prit un taxi jusqu’à une agence de location de voitures U-Drive, propriété des Camionneurs, et se choisit une

nouvelle Caddy Eldo. Jimmy avait tiré quelques ficelles : On n'exigea ni caution ni pièce d'identité.

Un petit mot était collé à l'adhésif sous le tableau de bord.

« Passe à la station de taxis : Flagler – N.W. 46<sup>e</sup> Rue. Parle à Fulo Machado. » Suivait l'itinéraire : voies surélevées puis rues marquées sur une petite carte.

Pete s'y rendit en voiture. Le décor s'évanouit vite fait.

Les grosses maisons se firent de plus en plus petites. Les blocs de Blancs cédaient la place à la racaille blanche, aux Négros et aux Espingos. Et Flagler n'était qu'une succession de devantures de boutiques à loyer minable.

La station de taxi : du stuc à rayures tigrées. Les voitures garées avaient été repeintes version tigrée. Reluquez-moi un peu ces Espingos en chemise tigre sur le trottoir, à s'empiffrer de beignets et de picrate.

Une enseigne au-dessus de la porte disait :

TIGER KAB. SE HABLA ESPANOL.

Pete se gara directement en face. Les hommes tigres le cadrèrent, et en avant les commentaires. Déplié, il dépassait le mètre quatre-vingt-douze, le pan de chemise flottant derrière lui. Les Espingos virent son calibre, et les commentaires passèrent en surmultipliée.

Il pénétra dans la cabane du répartiteur. Joli papier peint : des photos de tigres collées au mur sol-plafond. Droit sorties du *National Geographic* – Pete en hurla presque.

Le répartiteur lui fit signe d'approcher. Reluquez-moi cette tronche : défigurée de cicatrices, tac-tac-tac, restes d'un tailladage au couteau.

Pete se tira une chaise. Tronche-de-cul dit :

– Je suis Fulo Machado. C'est la police secrète de Batista qui m'a fait ça, alors rincez-vous l'œil maintenant, la présentation est gratuite, et oubliez ça, d'accord ?

– Vous parlez plutôt bien anglais.

– J'ai travaillé jadis au Nacional Hotel de La Havane. Un croupier américain m'a appris. J'ai fini par comprendre que c'était un *maricón* qui essayait de me corrompre.

– Qu'est-ce que vous lui avez fait ?

– Le *maricón* avait une cahute dans une ferme à cochons à l'extérieur de La Havane, où il amenait de petits Cubains pour les corrompre. C'est là que je l'ai trouvé avec un autre *maricón* et je les ai assassinés avec ma machette. J'ai volé toute la nourriture qu'il y avait dans les auges et j'ai laissé la porte de la cahute ouverte. Vous comprenez, j'avais lu dans le *National Geographic* que les cochons affamés trouvaient la chair humaine en décomposition irrésistible.

– Fulo, vous me plaisez, dit Pete.

– Réservez votre jugement, je vous prie. Je peux me montrer explosif lorsqu'il s'agit d'ennemis de Jésus-Christ et de Fidel Castro.

Pete étouffa un « beurk ! »

– Est-ce qu'un mec à Jimmy a laissé une enveloppe pour moi ?

Fulo la lui tendit entre deux doigts. Pete arracha l'enveloppe, pressé de se casser.

Joli – un simple mot et une photo.

« Anton Gretzler, 114 Hibiscus, Lake Weir, Floride (près de Sun Valley). OL – 48812. » La photo montrait un mec de haute taille presque trop gras pour vivre.

– Jimmy doit avoir confiance en vous, dit Pete.

– Il a confiance. Il m'a parrainé pour ma carte verte, alors il sait que je lui resterai loyal.

– C'est quoi, ce truc « Sun Valley » ?

– Je crois que c'est ce qu'on appelle un « lotissement ». Jimmy vend des parcelles aux membres des Camionneurs.

– Alors, à votre avis, dit Pete, qui croyez-vous qui ait le plus de répondant de nos jours, Jésus ou Castro ?

– Je dirais qu'en ce moment, ça se joue à pile ou face.

Pete prit une chambre à l'Eden Roc et passa un coup de fil à Anton Gretzler d'un téléphone payant. Le gros lard accepta de le rencontrer : 15 heures, à l'extérieur de Sun Valley.

Pete piqua un roupillon et partit tôt. Sun Valley était une vraie merde : trois chemins de terre creusés dans la gadoue marécageuse à quarante mètres de la route inter-États.

C'était effectivement « loti et subdivisé » – en lots de la taille d'une boîte d'allumettes, où s'entassaient des cloisons de doublage camelote. Les marais formaient le périmètre – Pete vit des gators, de sortie, en train de prendre le soleil.

Il faisait chaud et humide. Un soleil malfaisant avait cuit la verdure couleur marron séché.

Pete s'appuya contre la voiture et s'étira pour chasser quelques courbatures. Un camion se traînait sur la route en crachant des rots de vapeur ; l'homme sur le siège passager fit signe, appelant à l'aide. Pete tourna le dos et laissa passer les clowns.

Une petite brise fit voler des nuages de poussière. La route d'accès se couvrit d'un brouillard. Une grosse berline tourna au départ de la route inter-États et cravacha en aveugle.

Pete s'écarta. La voiture dérapa jusqu'à l'arrêt. Le gros Anton Gretzler sortit.

Pete s'avança jusqu'à lui.

– Monsieur Peterson ? dit Gretzler.

– C'est moi. Monsieur Gretzler ?

Gros Lard tendit la main. Pete l'ignora.

– Il y a quelque chose qui ne va pas ? Vous avez dit que vous vouliez voir une parcelle.

Pete dirigea Bébé Dodu jusqu'à une trouée dans les marécages. Gretzler pigea vite le topo : Ne résiste pas. Des yeux de gator sortaient de l'eau.

– Regarde ma voiture, dit Pete. Est-ce que j'ai l'air d'un quelconque taré du Syndicat partant pour une maison à se bricoler tout seul ?

– Bien... non...

– Alors tu ne penses pas que tu joues un tour de cochon à Jimmy en me montrant ces crèches de merde ?

– Eh bien...

– Jimmy m'a dit qu'il avait un joli petit bloc de maisons par ici toutes prêtes à partir. T'es censé attendre pour *les* montrer aux Camionneurs.

– Eh bien... je pensais que je...

– Jimmy dit que tu es un mec impétueux. Il dit qu'il n'aurait pas dû te prendre comme associé dans cette affaire. Il dit que tu es allé raconter qu'il avait emprunté de l'argent

à la Caisse de Retraite des Camionneurs et qu'il en avait écrémé une partie. Il dit que tu la ramènes sur la Caisse de Retraite comme si t'étais un affranchi.

Gretzler se tortilla. Pete lui agrippa le poignet et le cassa – les os se brisèrent en esquilles qui percèrent la peau. Gretzler essaya de hurler et s'étrangla, muet.

– Est-ce que le Comité McClellan t'a assigné à comparaître ?

Gretzler hocha la tête en signe de « oui », frénétique.

– As-tu parlé à Robert Kennedy ou à ses enquêteurs ?

Gretzler hocha toujours la tête en signe de « non », une trouille à chier dans le froc.

Pete inspecta la route. Pas de voiture en vue, pas de témoins.

– JE VOUS EN PRIE, dit Gretzler.

Pete lui fit sauter la cervelle, au milieu d'un rosaire.